

« Les jolies choses », une pièce de Catherine Gaudet

Un vertige trop intérieur?

La pièce est portée par cinq interprètes au talent exceptionnel, au contrôle physique impressionnant presque acrobatique qui dansent pendant 60 minutes sans arrêt. On ne peut que saluer leur engagement total dans une gestuelle intense soutenue par des sons scandés.

L'atmosphère est épurée et tendue. On est dans un univers singulier. Les corps sont d'une précision presque chirurgicale. Les gestes répétés avec intensité frôlent l'hypnose. Les interprètes se déplacent comme des funambules entre tension et relâchement.

On sent un travail rigoureux et une recherche fine; et pourtant, malgré toute l'excellence, l'émotion ne m'a jamais rejointe. Le propos a semblé très introspectif et conceptuel, cérébral, hermétique. Comme si tout se jouait de l'intérieur dans un mode clos sans que le public y soit convié.

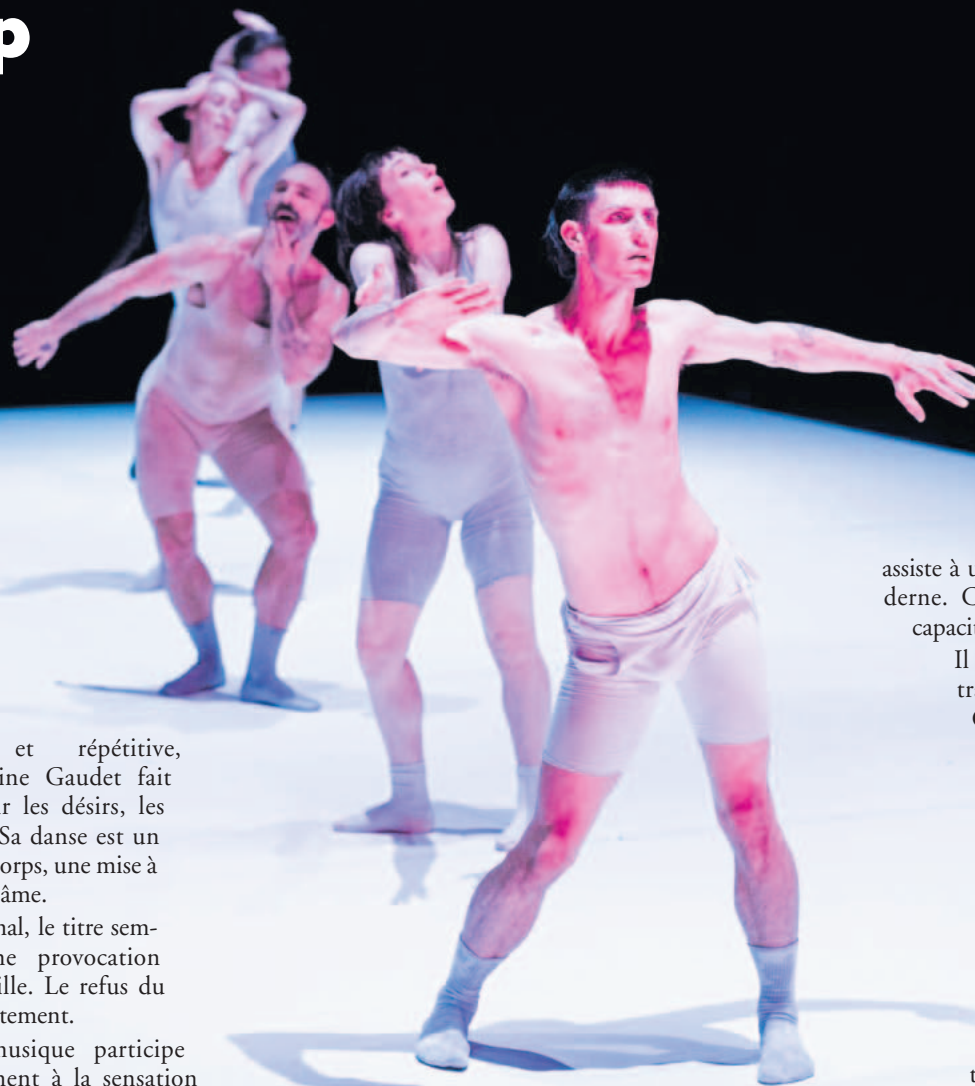
Je me suis posé beaucoup de questions. Est-ce moi qui ne suis pas parvenue à décoder le langage chorégraphique si particulier? Ai-je manqué l'indice, le point d'entrée, le fil qui m'aurait permis de traverser le miroir?

J'ai fait une analogie avec le théâtre de Samuel Beckett marqué par l'absurde, le tragique, l'attente, le silence. Il remet en question les formes traditionnelles du théâtre en réduisant les dialogues à l'essentiel; en mettant sur scène des personnages figés dans une situation sans issue. J'ai fait un lien avec la chorégraphie qui se déroulait. Par la gestuelle

crue et répétitive, Catherine Gaudet fait ressortir les désirs, les peurs. Sa danse est un cri du corps, une mise à nu de l'âme.

Au final, le titre semble une provocation tranquille. Le refus du joli, justement.

La musique participe activement à la sensation d'étrangeté par les strates sonores et les vibrations sourdes, même assourdissantes. Parfois, on ne sait plus très bien si l'on regarde un spectacle ou si l'on



assiste à une séance de purification postmoderne. Cette musique répétitive avait la capacité de nous mettre les nerfs à vif.

Il ne s'agit pas de nier la qualité du travail ni l'intention artistique.

Catherine Gaudet occupe une place unique dans le paysage chorégraphique québécois. Elle est reconnue pour sa signature chorégraphique exigeante et introspective. Elle travaille par couches, par effleurements. Elle signe des œuvres audacieuses, radicales et sans concessions. Elle n'a pas peur de l'inconfort.

Si certains y ont trouvé un écho, j'en suis ressortie comme tenue à distance. Comme devant une œuvre abstraite dont la clé m'échappait.

Les jolies choses sont restées derrière la vitrine.

La beauté, la vraie, finit toujours par monter sur scène

Pour clore le FASS, Ballets Jazz Montréal a offert une première mondiale. Une œuvre aussi sensible que spectaculaire. La Revue finale.

Une œuvre habitée par treize danseurs magnifiques qui nous ont offert une traversée lumineuse par les souvenirs d'un être cher disparu. Comme on traverse la vie, à pleins bras, en pleurant, en riant. Pas une commémoration sombre, non. Plutôt une fête tendre et un peu folle, un cabaret de la mémoire où la danse, la voix, les silences racontent mieux que tout ce qui nous lie les uns aux autres.

La musique nous a fait voyager – de Charles Aznavour à la Bottine Souriante en passant par Santaolalla et Luis Mariano – sur des airs qui nous ont tiré des sourires et parfois des larmes. Les danseurs? Ils chantent, ils parlent, ils rient, ils osent, ils s'amusent comme si chaque mouvement pouvait suspendre le temps. Par moments, ça rappelle le Cirque du Soleil, dans cette manière d'inventer un langage universel fait d'émotion pure.

Ces artistes font jaillir l'émotion dans le mouvement. Ici, le ballet jazz n'est pas un style, c'est un élan. Une urgence de dire sans mots. Leur danse est d'une rigueur athlétique toujours au service d'un langage sensible. Tout semble dialoguer, les corps entre eux, avec la musique, et avec nous. Une danse qui parle au cœur plus qu'à l'intellect.

La scénographie, superbe, joue avec une immense draperie blanche tantôt une voile, un

écran, un refuge contre la pluie, un espace pour se cacher et même un cocon pour renaître. Et les jeux de lumière! Ils viennent sculpter l'espace comme le faisaient les souvenirs imprécis, fugaces et ô combien vibrants! C'était tout simplement très beau. Ces jeux de lumière venaient souligner toutes et chacune des émotions, chaque pas, chaque battement de cœur.

Ce spectacle est de toute beauté. Il célèbre les liens, les adieux mais surtout ce qui reste vivant quand quelqu'un s'en va. Les rires, les traces du cœur, les refrains qui reviennent quand on ne s'y attend pas.

C'était une finale en forme de grand merci. Un dernier tour de piste qui nous rappelle que l'art sait mieux, parfois, comment dire au revoir et surtout comment dire je t'aime.

Merci au FASS de cette grande tendresse et de nous rappeler à chaque année que la beauté, la vraie, finit toujours par monter sur scène.

